

CHRONIQUE MUSICALE

Fin de saison.

Fin de saison ! Cette phrase banale, que nous voyons tant de fois écrite aux devantures des magasins, porte avec elle beaucoup de mélancolie. Les douceurs de l'existence sont pour beaucoup faites de nos habitudes. Périodiquement il nous les faut changer, et ces étapes dans le temps, qui fractionnent notre part de vie, mesurant notre court espace dans la durée illimitée, nous font mieux sentir le train rapide qui nous emporte, nous donnent la conscience plus nette de la tâche inachevée entre nos doigts mortels.

Pâques arrivé, les cloches partent pour Rome ; elles reviennent bientôt dans les tours de nos églises, mais les salles de nos concerts restent fermées, et les échos sonores du dimanche s'endorment dans leur fraîcheur obscure des longs jours de l'été. En vain le chroniqueur attardé voudrait remonter un peu le courant ; il sent bien que la vie à Paris est trop agitée, trop rapide, trop impatiente du lendemain, pour s'attarder avec plaisir à des impressions passées ; et bien des notes inemployées restent « sur le marbre », comme disent les bureaux de rédaction dans ce style lapidaire et funèbre avec lequel ils enterrent les articles oubliés.

Comment donc intéresser encore le public des concerts du dimanche, qui est devenu la foule de l'Exposition, avec des vieilleries d'au moins six semaines ! Et pourtant, comment ne pas saluer au moins, à la fin de la saison des grands concerts, le passage de M^{me} Lilli Schumann à Paris ?

Nous croyons être dépourvu de tout snobisme, et nous n'avons aucun parti pris ni pour ni contre les artistes étrangers qui viennent chez nous. Nous n'éprouvons pas le besoin de faire du fracas à la seule vue du bâton d'un chef d'orchestre, avant qu'il n'ait battu sa première mesure, et par cela seul qu'il est d'outre-Rhin. Nous avons trouvé, pour notre part, absolument ridicule et déplacé le triomphe organisé en l'honneur du jeune Wagner, et nous n'admettons pas cette sorte de compensation accordée au fils, des sifflets qui accueillirent le père il y a quarante ans. A nos yeux, ce n'est pas racheter un fait regrettable, une absurdité, que d'en commettre une seconde, et c'est un sujet d'étonnement en Allemagne que ces démonstrations du public parisien en faveur du jeune Siegfried et de son ours. Ses compatriotes eux-mêmes se refusent à lui reconnaître tout talent et comme compositeur et comme chef d'orchestre ; s'il ne suffit plus qu'un homme soit Allemand pour qu'il soit sifflé en France, la même rai-

son n'est pas davantage suffisante pour qu'il y soit déifié. Mais quand une artiste de la valeur de M^{me} Lilli Schumann vient à nous, alors nous n'avons pas assez de louanges pour elle, pour son immense talent, pour sa science consommée du chant, pour sa tenue, son style, sa diction et son sentiment. Le rude allemand passe entre ses lèvres aussi doux, aussi coulant, que la langue toscane. La façon dont elle a dit les *Lieder* de Schubert et le *Roi des Aulnes*, restera dans notre souvenir une de nos meilleures impressions musicales, et des plus complètes.

A propos des *Lieder* de Schubert, nous eussions aimé à parler de l'audition très applaudie de la *Belle Meunière*, série de dix-sept *Lieder* dits naguère avec émotion par M^{me} Teresa Tosti très bien accompagnée par M. Rodolphe Panzer, un pianiste de race.

Nous enissions voulu parler encore des cinq séances de M^{me} Marie Mockel, la femme du poète moderne, depuis la première consacrée aux primitifs de l'« aria » et aux contemporains de J.-S. Bach, jusqu'à la dernière composée des œuvres de nos jeunes décadents de la musique vocale, Debussy, Bréville, le regretté Chausson, etc. Hélas ! « Le temps m'échappe et fuit. »

Le beau concert donné par la *Société nationale de musique*, au bénéfice du monument de César Franck, mériterait aussi plus qu'une mention. C'est à la *Société nationale* que furent exécutées, pour la première fois, la plupart des œuvres du maître, entre autres son illustre *quintette* et son *quatuor* pour instruments à cordes, dont le scherzo en sourdine, parsemé de pizzicati étincelants, est d'un si grand charme et d'une si particulière originalité. Dans le concert du 24 mars, ces deux grandes œuvres encadraient de délicieuses choses : la *Procession* surtout, poésie de Brizeux, dont la musique agreste, d'un beau caractère religieux, et très simple, se déroule avec lenteur et sérénité comme la longue file des fidèles dans les champs mûrs, au temps des Rogations.

Et cette image est consolante, car la saison qui va clore les concerts accoutumés est celle qui nous rapproche aussi de la nature et retrempe nos forces dans sa sève nourricière. Le Conservatoire a été bien inspiré, de nous donner, pour finir, la *Symphonie pastorale*, dans la soirée du vendredi saint, en sorte que cette soirée fut plutôt un au revoir qu'un adieu.

Oui, nous allons bien « revoir », et bientôt, à cette époque de l'année qui est celle de la résurrection divine et de la renaissance terrestre, nous allons revoir, dans la campagne relleuriée et reverdie, la symphonie du grand homme ; car jamais comme dans cet immortel chef-d'œuvre, la transposition des sentiments humains dans une œuvre d'art n'a été poussée aussi loin, avec un pareil bonheur, une intensité égale, une fidélité aussi parfaite, et avec, en

même temps, une imagination plus libre, plus originale, plus puissante et plus riche.

Du commencement à la fin de cette symphonie, nous sentons passer comme une brise fraîche et tiède, parfumée de toutes les bonnes odeurs de la plaine fleurie et des bois ombragés; rien ne manque à ce paysage; non seulement il a l'air, la lumière et la couleur, mais il a la vie; non seulement il a la forme extérieure qui nous fait reconnaître les choses, mais il a cette éloquence sacrée des couleurs et des formes lorsque l'âme d'un grand artiste a su les animer de son amour et leur communiquer la flamme intérieure de son génie. Beethoven a su accomplir ce miracle de traduire en musique, avec une précision et une vérité qui ne le cèdent en rien au pinceau le plus exact, toutes les scènes champêtres que nous voyons se dérouler sous le ciel autour des villages solitaires et dans la forêt profonde. Il a fait davantage, car son art, moins précis que celui du peintre, lui permettait de changer ses points de vue, d'éclairer et d'assombrir sa toile dans le même tableau. Et tandis que le peintre est obligé de fixer sa vision dans un ordre et une disposition définitive, le musicien, Beethoven, car lui seul le pouvait, marche, se promène, évolue dans son œuvre symphonique comme dans la nature; et nous suivons émerveillé ce guide miraculeux qui nous fait voir de la musique et entendre une peinture.

Le sentiment qui domine à la campagne, au moins pour l'homme des villes, pour le cérébral qui n'y est point accoutumé, c'est le repos, c'est le calme, c'est la sérénité de la nature apaisante et bienfaisante, et c'est aussi celui qui domine dans toute la première partie de la symphonie. Puis nous nous enfonçons dans les bois, nous y entendons chanter un coucou dans la chaleur du jour, et voici que nous nous trouvons au bord d'un ruisseau. L'ombre est épaisse, l'endroit solitaire et recueilli, la mousse engageante; nous nous asseyons; arrêtons-nous là, il y fait bon; songeons-y bien: cette halte est une étape dans notre vie, c'est celle du cœur. Jamais cœur plus grand et plus aimant n'a plus souffert de sa solitude et du manque d'ardentes affections, que celui du pauvre grand homme; et dans cette scène du ruisseau, il nous raconte sans doute ce qu'il eût dit à la femme qui l'eût aimé. Et pourtant, si haute était cette âme qu'elle ne s'attriste pas dans son douloureux abandon. Elle a compris que pour elle comme pour un dieu, le cœur d'une mortelle eût été trop petit pour qu'elle pût s'y épancher toute; il lui fallait les embrassements de la nature entière; c'est la nature qu'elle a aimée et qui l'a consolée.

Nul n'a poussé de cris plus joyeux que le tragique Beethoven. A l'orée du bois se fait entendre une réunion bruyante d'heureux paysans. Sans doute

c'est la dernière voiture de la moisson qui revient, débordante de gerbes d'or, au pas pesant des bœufs faisant grincer le joug; ou bien ce sont les chants des vendangeurs cueillant le raisin vermeil dans les vignes, sur le coteau qui rougeoit. Ils sont grisés de jeunesse, de soleil et de grains savoureux, comme la grive gourmande, et filles et garçons dansent l'antique bacchanale. Mais voici que le ciel s'est tout à coup obscurci; déjà l'on entend le grondement lointain du tonnerre, aussitôt cessent les danses et les chansons; le vent souffle, la rafale ploie les branches; un trait de flûte sillonne l'orchestre, et le plus bel orage du monde se déchaîne dans le bruit de la foudre. Puis tout s'apaise dans un lent *decrecendo*. Entre deux nuages, un rayon de soleil éclaire de nouveau la campagne; il se joue en arc-en-ciel dans les gouttes de pluie; les oiseaux effrayés quittent la feuille qui leur servait d'abri, ils secouent leur plumage et reprennent leur gazouillement interrompu; le berger chante en repliant sa longue limousine. Tout, encore une fois, sent bon sur la terre.

Que parlions-nous de fin de saison. Tout, renaît; tout passe, mais tout revient, et bien loin de la rue Bergère, cet été nous entendrons chanter dans nos campagnes les joyeux chalumeaux des scènes pastorales.

E. PIERRET.

THÉÂTRES

OPÉON : *L'Enchantement* (fin).

Je cherchais à vous montrer la semaine dernière les raisons qui ont empêché *L'Enchantement* d'obtenir un succès complet, et pourquoi cette pièce intéressante avait paru à quelques-uns obscure, compliquée, et, pour tout dire, un peu agaçante. La première raison, disais-je, est une raison d'interprétation. Je n'ai pas à y revenir, et je passe à la seconde, qui est relative au caractère de Jeannine, la petite sœur de la belle Isabelle. Vous vous rappelez qu'elle a voulu se tuer par amour pour Georges (le mari de sa sœur), qu'Isabelle n'a point consenti à se séparer d'elle, et qu'il a été décidé que les nouveaux époux l'emmèneraient avec eux à la campagne, afin que leur tendresse la consolât et la guérît; et vous vous rappelez aussi que le sujet de la pièce, c'est « l'enchantement » d'Isabelle par l'amour qu'elle a installé à son foyer: la passion de Jeannine se communique à Isabelle, et fait une femme de feu de cette femme de glace.

Évidemment, Isabelle est le personnage capital, celui qui démontre la vérité proposée par l'auteur: et j'ai dit combien M. Bataille me semblait avoir